

# LES CONCERTS

## MUSIQUE COLONIALE

L'orchestre national, qui depuis sa création, s'engageait dangereusement sur les traces de ses aînés — entendez par là qu'il écartait tout imprévu de ses programmes — vient enfin de nous offrir, à l'occasion de la Semaine Coloniale, un concert diffusé du plus vif intérêt, dont l'importance était d'ailleurs officiellement soulignée par la présence de deux ministres. L'inspiration coloniale dans la musique française, voilà une idée de programme qu'on avait négligé d'exploiter jusqu'à ce jour; il était donc curieux de confronter les réactions de plusieurs générations d'artistes au contact de cette source prodigieusement féconde qu'est notre Empire colonial. Un choix fort éclectique nous mit à même d'en apprécier lumineusement les tendances, fort diverses en leur succession.

Après cette audition, une comparaison s'impose à nous: celle de la littérature, dont la musique a suivi l'évolution, mais avec un léger retard. Chacun sait qu'aujourd'hui, la mauvaise littérature coloniale, avec son pittoresque de bazar, sa psychologie faussement rudimentaire, a fait son temps; le développement des voyages — que dis-je: des croisières — surtout les écrits de toute une équipe de remarquables écrivains, habitants ou originaires de nos provinces coloniales, dont Leconte de Lisle est l'ancêtre, ont contribué à la débarrasser du fatras anecdotique pour la placer sur son vrai plan, humain et éternel. Pareillement, les premiers musiciens qui eurent recours à la contribution coloniale ne l'ont pas tout d'abord comprise d'une façon bien rationnelle, se contentant simplement d'emprunter aux folklores exotiques des thèmes qu'ils assaisonnaient selon des recettes éprouvées, employées par eux comme avec les chants populaires de chez nous. Le résultat, naturellement, manque d'accent véridique et les œuvres ainsi nées sont probablement condamnées à l'oubli qui attend toutes les hérésies esthétiques. De nos jours, nous assistons enfin à l'éclosion d'une véritable musique d'inspiration coloniale: écrivant ces mots, je pense surtout à l'œuvre qui en est le type le plus marquant, à ce *Tam-Tam* de MM. Julien Maigret et Henri Tomasi, hallucinant comme une vision d'Edgar Poe, et dont la puissance suggestive est si forte qu'elle paraît rendre vaines toutes les évocations de magie noire qui tenteraient de naître à sa suite. Si, parfois, les autres recherches de nos jeunes compositeurs sont assez aventureuses dans la prospection de ce domaine colonial, ne nous récrions pas: l'aventure n'est-elle pas le signe même d'une telle expédition artistique? En tous cas, ces recherches méritent de retenir plus sérieusement notre attention que celles de leurs aînés.

Passons en revue le programme du 29 mai. Avec le même intérêt documentaire qu'on regarde, dans un musée, un phaéton du siècle dernier, on écoute *Africa*, de Saint-Saëns, œuvre comprenant une brillante partie de piano principal, mais moins connue que la *Suite algérienne* du même auteur. Impression identique avec la *Rapsodie cambodgienne* de Bourgault-Ducoudray. La *Fantaisie sur des airs indochinois*, de M. H. Busser, présente plus de recherche de couleur locale, si l'on peut dire, bien que la forme, et l'esprit qui l'anime, restent foncièrement occidentaux. Les *Esquisses du Moghreb* sont d'assez heureuses harmonisations de chants marocains, dûes à M. E. de Marangue. Pour la *Danse* extraite de la cantate écrite par M. Mariotte pour le centenaire de la conquête algérienne, c'est une page haute en couleur, qui utilise le folklore avec une rare habileté, et que nous espérons bien réentendre dans la suite. Louons l'imagination dépensée par M. M.-F. Gailard dans ses *Guyanes*, les sonorités quintessenciées dont M. G. Migot a entouré les *Stèles annamites* de Victor Segalen, la violence rythmique de la *Danse* qu'inspira à M. J. Rivier le gidien « Retour du Tchad »; quant aux *Chants laotiens*, de M. H. Tomasi, œuvre de pure imagination d'une réussite parfaite, ils sont partis pour une fructueuse carrière depuis le jour, peu lointain, où l'on salua leur naissance aux Concerts Lamoureux. Bien que d'inspiration non strictement coloniale, la *Nuit mauresque* de

M. L. Aubert, dont l'ampleur fait penser aux *Poèmes arabes*, la délicieuse *Mosquée* de M. J. Clergue, d'un charme tout fauréen et les *Chansons madécasses*, produit raffiné de la collaboration de Ravel avec Evariste Parny, sont des œuvres fort attachantes en leur diversité. Pour le folklore à l'état de « tout venant », il était représenté par des *Chansons martiniquaises*, fort amusantes comme texte et comme musique, que l'interprétation scrupuleusement autochtone de Mme Almaby mit en pleine valeur. Les autres solistes, Mmes H. Baudry, S. Demolière, MM. G. Petit, Lovano, J. Doyen, furent, eux aussi, fort appréciés. Mais le véritable triomphateur de la soirée en fut l'initiateur et le conducteur: un tel rôle revenait, de droit, au jeune et actif chef d'orchestre de la station Radio-Coloniale, station à laquelle nous sommes redevables de maintes initiatives heureuses dans le domaine de la radio. C'était la première fois que M. Tomasi prenait la tête de l'orchestre national; convenons que, sous sa ferme direction, cet orchestre, composé d'éléments remarquables, qui ne demandent qu'à recevoir une énergie impulsion, fit preuve d'une discipline et d'une qualité sonore vraiment supérieures à tous points de vue. Le public, qui emplissait la salle du Conservatoire, ne s'y méprit point, et fit au chef, comme à ses valeureux instrumentistes, un succès enthousiaste.

Et maintenant, terminons par un vœu. Notre Empire Colonial offre, dans tous les domaines, des perspectives immenses à explorer: souhaitons que la musique en profite, et que se développe, non plus une « école de Paris », mais une école de la plus grande France, comprenant des compositeurs venus de nos plus lointaines colonies. Ce sang nouveau, infusé à notre art, le sauverait peut-être de la décadence, que d'aucuns lui prédisent, lui apportant de nouvelles gammes, de nouvelles possibilités harmoniques, de nouveaux thèmes lyriques, qui vivifieraient notre système musical, bien affaibli par toutes les greffes pratiquées sur lui depuis quatre siècles.

Henri PETIT.

### Concerts Toscanini. — Société d'Etudes Mozartiennes.

En hommage à la mémoire du regretté Walther Straram, M. Toscanini a donné, au Théâtre des Champs-Élysées, deux concerts qui l'un et l'autre furent répétés. L'orchestre auquel l'honorable défunt a attaché son nom les joua. Les titulaires des pupitres ont d'ailleurs changé dans une notable proportion, maintenant qu'il n'est plus là. Nous avons assisté aux séances exécutées les dimanches 27 mai et 3 juin. Le programme de la première ne comprenait que des compositions d'auteurs français contemporains. On a été très sensible à l'élégance

de ce geste. Sur l'affiche de la deuxième figuraient des œuvres de Cherubini, Beethoven, Wagner et Bach-Respighi.

M. Toscanini est une des grandes figures de ce temps. Les actes publics accomplis par l'homme fournissent un témoignage de la haute noblesse de ses sentiments. On se sent attaché à lui par des nœuds de respect. L'artiste est environné d'une considération égale. Son renom atteint à l'universalité. On est d'accord pour proclamer que ce personnage illustre est, dans son rôle, sinon sans pair, du moins sans maître. Pourtant, au risque de nous couvrir de ridicule aux yeux de certains, de passer pour un Béotien auprès d'autres, nous dirons, sans figure, la déception que nous avons éprouvée à la soirée du 27 mai. L'exécution des pièces avait évidemment été réglée par le *maestro* avec un soin des plus singuliers et prouvant combien il est un homme d'excellente tête. Nous ne feindrons point de dire que nous avons admiré, comme parle La Bruyère, l'interprétation qu'il offrit de la *Symphonie* de Franck. Le mouvement qu'il adopta pour le premier morceau nous mit hors de mesure par sa lenteur. Ainsi présenté, il nous sembla vain. Nous fûmes également déconcerté par la façon dont il mania le Finale. Il ne le mit pas dans son jour, mais au contraire manifesta des dispositions proches à en marquer les rides. Nous avons dans le cœur le désir d'avoir pris le change. Ne point avouer ces impressions serait couvrir notre sentiment par complaisance.

Après avoir plaidé la cause de cette grande composition, dont nous n'ignorons d'ailleurs pas les faiblesses, M. Toscanini se fit l'avocat subtil du ravissant *Festin de l'Araignée*, de M. Albert Roussel. Il obtint une réussite exceptionnelle dans la valse que contient cette partition. Puis il donna ses soins à la *Sarabande*, avec chœurs en coulisse, de M. Roger-Ducasse. Cette page, d'une grande élévation de pensée et d'un style parfaitement distingué, est une des plus belles et touchantes dont se puisse enorgueillir la musique française contemporaine. Ses accents trouvent une exacte correspondance dans la sensibilité de M. Toscanini. La représentation qu'il en offrit vécut par une émotion vive. Mais, en dépit du soin minutieux pris par le chef pour équilibrer les sonorités, il arriva plusieurs fois que les chants fussent obscurcis par la symphonie. M. Toscanini termina par *La Mer* de Debussy. On sait qu'il y excelle. Pour notre part, nous gardons un souvenir extraordinaire de l'interprétation splendide, prodigieuse qu'il donna de ce triptyque au festival exécuté en l'honneur de Debussy le jour où fut inauguré le monument élevé à sa gloire. Le magicien était-il en moins bonnes dispositions ce 27 mai, ou bien nous étions nous abandonnés à une sorte de cristallisation stendhalienne autour de ses

## CONSERVATOIRE DE BALE

Directeur : Dr. FÉLIX WEINGARTNER

### DEUX COURS POUR CHEFS D'ORCHESTRE

sous la direction personnelle de

## M. FÉLIX WEINGARTNER

Premier Cours du 1<sup>er</sup> octobre 1934 au 1<sup>er</sup> juin 1935

Second Cours (cours supérieur) du 1<sup>er</sup> au 30 juin 1935

Orchestre complet (Basler Orchestergesellschaft)

≡ Renseignements par l'Administration du Conservatoire ≡